

LES DEUX ÉTERNITÉS

Ardoises de Nicolas KENNETT

Nicolas Kennett a depuis longtemps élu la sculpture et le bronze. Souvenirs d'enfance et de vadrouilles en tête, il a parcouru les débuts de son œuvre au pas de course.

Après avoir délaissé pendant des années le travail en deux dimensions (du moins ne le montrait-il pas), il le retrouve avec ce qu'il considère complémentaire de son œuvre sculpturale : des dessins à la craie sur des ardoises d'écolier.

La tablette noire et son cadre en bois ouvrent la fenêtre, et : un poisson rouge qui s'enfonce où on ne sait ; l'émergence d'un triton ; une herbe rase où on s'attend à voir un ver luisant ; une silhouette qui fait le guet au sommet d'un buisson ; le rêve d'un visage...

L'art de l'éphémère fait percevoir l'épaisseur du temps et d'aventure surgir en soi l'éternité.

Ces ardoises, que sont-elles ? La manifestation de l'insaisissable, peut-être. Elles crèvent l'écran de ce qu'elles représentent.

Ardoises : c'est le monde des cartables, des craies de couleur, des pleurs pour des drames de rien et des sommeils brusques après les cavalcades. L'enfance en nous qui fait flotter le regard.

Ces dessins nous engagent à une odyssée : non celle initiatrice du voyage, mais l'odyssée immobile qui mène du quotidien à nos réminiscences.

Bien sûr l'enfance, mais buissonnière, qui ne fait pas de dictées ni ses lignes d'écriture, qui rêve d'escapades et baye aux corneilles. Une enfance qui s'accapare et délaisse, efface et recommence, et fait à moitié, non par paresse, mais parce que *ça suffit*.

Ces œuvres tranchent dans le parcours d'un sculpteur attaché au bronze. Comme s'il voulait se risquer à atteindre ce qui dure par l'effaçable ou le cassable. Comme on touche à l'éternel fragile en découvrant des empreintes un matin sur la neige, sur le sable d'une plage, dans la boue sèche d'une berge.

Il y a deux éternités : l'œuvre de Nicolas Kennett pourrait l'illustrer.

Cette éternité devant soi qui se dépense en conquêtes, en campagnes et en jouissance de soi.

L'ensemble de ses bronzes témoigne de l'énergie qu'il a mise en œuvre pour représenter un monde, de l'intime au monumental, comme pour faire *le tour de la prison*.

Et puis une éternité moins tapageuse. On la sent depuis l'enfance, elle nous rejoint parfois à l'âge d'homme. Expérience subjective qui fait changer de dimension, arrête notre marche et creuse sur place son royaume. D'un devant soi, elle passe en soi et laisse entrevoir, partout où elle surgit, une profondeur au lieu d'une étendue.

Ce à quoi peut-être invitent ces ardoises.

L'éternité, il est vrai, est un fourre-tout imprécis. Celle dont on parle ici survient par effraction. Elle n'est pas bavarde, c'est là sa pudeur, et il faut souvent l'inattendu pour qu'elle se manifeste : difficile de décrire cet animal timide, phénomène tout de simplicité et d'évidence, qui fonde les quêtes mystiques, et dans l'art une réalité qu'approche par exemple la peinture médiévale chinoise.

Nicolas Kennett, sur son chemin propre, rejoindrait-il cet art lointain, qui se plaît à jongler avec l'invisible ?

Vers où nage ce poisson, dont ne se voit que la queue ondulante ? Quel pays survole cet oiseau ? Et où va atterrir la grenouille ?

Les scènes de ces tablettes sont sans décor comme les jeux d'enfant. Le grain de l'ardoise, au pailleté discret, est le lieu de la rêverie. La scène s'offre dans une immédiateté évidente, qui attire vers quelque chose qui la dépasse.

Éprouver l'éternité, c'est faire l'expérience du silence du temps dans l'éphémère. C'est laisser vibrer dans le saut de la grenouille l'onde de choc qui donne à voir le réel si intensément qu'on le croit manifester quelque ailleurs. Onde de presque rien qui crevant le décor plonge dans cet invisible où les sages taoïstes disparaissaient bienheureux.

Ces ardoises seraient-elles une méditation sur la mort ?